

Qui veut tuer Enzo Fortezi ?

Franck ESPOSITO

Bookelis

NOTE DE L'AUTEUR

Cette histoire est complètement imaginaire. Les personnages sont fictifs. Seule, Marseille est réelle avec ses habitants, ses quartiers, son accent et ses couleurs inimitables.

CHAPITRE I

Ce matin, j'ai reçu un courrier envoyé par maître François Karl, l'avocat du gangster Enzo Fortezi. Membre éminent du grand banditisme, il purge actuellement différentes peines à la prison des Baumettes.

Je me nomme Marco Di Matteo, journaliste à Marseille, au quotidien La Méridionale. Également écrivain amateur, à mes heures perdues. Je ne fais pas mon âge et je profite de ma légère ressemblance avec l'acteur Richard Gere pour tomber quelques filles.

À l'automne de ma vie, je mène une existence calme. Je m'organise pour me mettre à l'abri de tout problème et de tout stress. Je passe le plus clair de mon temps, à enchaîner des balades au fil des chemins creux, à arpenter les sentiers des calanques, et à me perdre dans des panoramas de mer incendiée. J'en reviens le sang réchauffé et la tête remplie de rêves.

Cela, c'était jusqu'à aujourd'hui !

Pas une seconde je n'aurais pu imaginer que le courrier de l'avocat puisse transformer ma vie en cauchemar. Pas une seconde je n'aurais pu envisager que tout bascule au point de sombrer dans une folie criminelle.

Oui, sans cette lettre, ma destinée se serait déroulée tout autrement !

J'ai fait la connaissance d'Enzo, lorsque j'étais jeune reporter. Cela remonte à la fin des années quatre-vingt, quand j'étais encore fier de mes idéaux et de mes certitudes. Je venais juste d'être embauché par mon « canard ». J'étais responsable de la rubrique des « faits divers ». Mon secteur, englobait les quartiers nord de la ville. Cette rubrique couvrait ce que l'on appelle les chiens écrasés et la petite délinquance.

Ces quartiers m'étaient inconnus. Mais c'était désormais mon domaine journalistique et il fallait me l'approprier rapidement. Ce n'étaient pratiquement que des amas de cités : La Bricarde, la Solidarité, La Savine, la Paternelle... Des ensembles en béton, comparables à des déserts urbains. Il n'y avait plus rien, plus un seul magasin où l'on pouvait aller s'acheter un paquet de clopes ou une bière.

La délinquance avait eu raison de tous les commerces. Les habitants devaient aller faire leurs courses au Carrefour du Merlan ou au Centre de Grand Littoral.

Pour la plupart des Marseillais, ces quartiers, n'étaient connus que par l'intermédiaire des journaux ou des écrans de télévision. Il s'agissait de zones depuis longtemps déshéritées, et rejetées par les municipalités

successives. Les gangs en avaient profité, au fil du temps, pour occuper le terrain à leur usage propre.

À cette époque, la pègre marseillaise se scindait entre la branche corse, l'italienne et la maghrébine.

Enzo serait, quelques années plus tard, le patron de la mafia italienne à Marseille. L'expression Capo di tutti i capi, ou Capo dei capi, signifie « chef de tous les chefs » en italien. C'est un titre principalement utilisé par les médias, pour faire frissonner le grand public. Mais le mot lui plaisait. D'ailleurs, ses courtisans n'avaient de cesse de l'en gratifier pour s'attirer ses bonnes grâces.

Je l'avais rencontré à mes débuts au journal, dans un restaurant de mon quartier. La patronne Honorine y cuisinait la meilleure bouillabaisse de Marseille. Dans sa cuisine souvent, elle me montrait les différentes espèces de poisson nécessaires : rascasse, saint-pierre, galinette, baudroie, fielas, vive, girelle... Rien que du poisson de roche, pêché du jour. Pas comme chez d'autres, qui les recevaient durs et froids comme la pierre. Et pour couronner le tout, c'était la reine de la rouille.

Mais pour la déguster sa bouillabaisse, nous devons être au moins huit à dix convives, alors elle n'était jamais à la carte. Il fallait la commander bien à l'avance afin d'accommoder tous les poissons nécessaires.

Chez elle, on se retrouvait toujours entre connaisseurs. Et Enzo faisait partie des amateurs de la cuisine d'Honorine.

Alléchés par ses spécialités, nous faisons abstraction de nos différends. Et nous nous rassemblions tous, gangsters, flics, journalistes et autres, autour d'une grande table, dans la petite cour ceinturée de vigne vierge. Chacun se plaisait à commenter les recettes. C'étaient des instants de pur bonheur, on ne le réalisa que bien plus tard.

Enzo, comme moi-même, étions jeunes à l'époque. Il avait dans les 25 ans et n'avait pas atteint le stade des chefs. Il devait encore mettre les mains dans le cambouis, pour passer des machines de jeu à la prostitution, puis du racket au trafic de stupés.

Ces repas me permirent de faire de bons papiers, finement documentés, rien qu'en tendant l'oreille. Bien sûr, tenant à la vie, j'évitais toujours prudemment de citer mes sources.

Côté flic, il y avait Ange, avec qui j'avais tout de suite sympathisé. Ange Casanova, un pur produit corse, avec sa générosité, son exubérance et sa faconde. Une masse de muscles, un mètre quatre-vingt-dix sous la toise, une tête ronde aux yeux bleus et aux cheveux déjà clairsemés. Il avait cette bonne tête de ceux qui

d'emblée inspirent confiance. Une « bouille » assez proche du souvenir que j'avais gardé de certains de mes oncles dans mon enfance. Des êtres chaleureux et réconfortants que l'on a spontanément envie d'appeler « tonton ».

Il dissimulait sous son costume beige, une magnifique collection de tatouages. Couvert d'œuvres artistiques du plus bel effet, son corps était devenu, au fil du temps, une galerie d'art itinérante dont il était très fier.

Il vantait son île et toutes les denrées qu'il en rapportait, de chacune de ses visites au village. En bref, c'était un ami et un bon vivant. Toujours prêt à déguster un plat de charcuterie corse, du cabri en ragoût ou des cannelloni au broccio, « faits maison ». Et pas d'eau pour accompagner tous ces plats, rien que du produit naturel, comme un bon vin de Balagne.

Après la fermeture de notre restaurant favori, à la suite de la disparition d'Honorine, notre plus grand plaisir fut de nous retrouver de temps en temps dans celui de sa cousine Paula. Un vrai coin de corse où les gens se saluaient encore avec un « pace e salute », commençaient par un apéritif au vin d'orange et finissaient par un excellent fiadone accompagné d'un alcool de myrte familial à faire damner un saint, corse, évidemment.

CHAPITRE II

Le courrier de l'avocat contenait une demande d'entrevue à son cabinet. Il me disait simplement que cela était en corrélation avec Enzo Fortezi et mes articles sur le grand banditisme. Il souhaitait s'en entretenir avec moi le lendemain matin à 10 heures.

J'avais toujours été fasciné par les truands. Ils arrivaient à avoir la main sur une ville ou une région entière. Leur pouvoir était tel, qu'ils réussissaient à imposer leur loi aux politiques véreux, et même à une partie de la police. Tout ça, grâce à des largesses ou des mises en cause suffisantes pour les tenir par les c...

C'est pourquoi j'avais constitué des dossiers et des théories sur la pègre marseillaise et ses ramifications dans la société civile. Cela m'aidait pour documenter mes articles et me procurait une aura de « spécialiste » du grand banditisme auprès des médias nationaux.

J'affirmais que ce n'était qu'à partir des « années trente » que l'on pouvait réellement évoquer un milieu marseillais. Cette décennie fut marquée par la mainmise sur Marseille des parrains François Spirito et Paul Carbone. Inspirés par les Américains Al Capone et Lucky Luciano, ils avaient diversifié et amplifié leurs activités illicites sur toute la région.

En même temps avait émergé un imaginaire criminel.

Notre ville devint dans l'inconscient collectif la « capitale du crime ». Depuis, cette image a été largement confortée par des films, comme « The French Connection » ou les exactions de truands renommés comme Francis le Belge ou le fameux Enzo Fortezi.

J'avais voulu préparer, au mieux, cette rencontre avec l'avocat d'Enzo. J'avais relu mes articles, traitant de ses chefs d'accusation et de son arrestation, quelques mois plus tôt :

Journal La Méridionale du 20 novembre 2016

« Enzo Fortezi, figure tristement célèbre du grand banditisme, est soupçonné d'avoir participé à l'assassinat de Nasser Tasine. Cet homme âgé de 40 ans a été abattu, le 10 mars 2015, sur la commune de Bouc-Bel-Air, alors qu'il était au volant de sa BMW. Ce jour-là, vers 14 heures, la victime fut prise en chasse par trois ou quatre tueurs à bord d'une Golf noire. Les forces de l'ordre ont retrouvé sur la chaussée, vingt douilles de fusils d'assaut Kalachnikov. "Ce meurtre s'inscrit dans une série de vendettas, sur fond de guerre de territoire, entre trafiquants de drogue", decode un policier spécialisé.

Sur une de ces douilles, la police scientifique a découvert l'empreinte génétique du truand Enzo Fortezi. Ce gangster de haut vol est connu pour diriger des affaires occultes, liées aux machines à sous et au

trafic de stupéfiants. Il serait parvenu à survivre à la mutation du milieu local, en passant des alliances avec les caïds du narco banditisme qui tiennent la cité phocéenne.

C'est pour cette raison que les enquêteurs de l'OCLCO (office central de lutte contre le crime organisé) et de la police judiciaire marseillaise ont décidé de collaborer, pour rattraper ce fugitif, dans le plus grand secret. Ils ont écouté et surveillé l'entourage du parrain, durant un an. Fortezi avait des attaches en Floride où il avait séjourné quelques années. "Nous savions qu'il revenait de temps en temps incognito à Marseille, pour se montrer et garder la main sur ses affaires, gérées par des lieutenants", explique une autre source. "C'est un homme qui se croit intouchable et se vante d'avoir suffisamment de contacts, pour être averti de toutes les opérations de police menées contre lui".

En fin de semaine dernière, le quinquagénaire était parti de Miami pour se rendre à Genève (Suisse) à l'aide de faux papiers. C'est finalement le 19 novembre à Aspres-sur-Buëch (Hautes-Alpes) qu'il a été interpellé alors qu'il circulait en voiture. Il séjournait chez Gabriel R., un ancien braqueur de fourgon blindé.

Dans son sillage, les policiers ont aussi arrêté huit suspects, dont Omar L, un trafiquant de drogue marseillais. Recherché, pour purger une peine de sept ans de prison pour commerce de stupéfiants. Lors des perquisitions, les forces de l'ordre ont saisi deux

pistolets automatiques, Sig Sauer P320 et Glock 21, quatre fusils d'assaut et quarante mille euros en billets. Durant leur garde à vue, les prévenus ont préféré garder le silence.

Selon l'avocat, Me François Karl, son client Enzo Fortezi conteste toute implication dans cette affaire d'assassinat de Nasser Tasine. Il ne comprend pas, comment son ADN, a pu se retrouver sur une douille, restée sur la scène du crime. Pour lui, ce serait un coup monté par ses adversaires pour le faire condamner. »

Voilà ce que j'avais pu me remettre en mémoire, à propos de mon ancien compagnon de table, chez madame Honorine. Je ne le jugeais pas, laissant ce soin à la justice. Je m'interrogeais seulement sur le sujet de la rencontre, demain, avec son avocat.

CHAPITRE III

Je fus reçu comme un VIP. Une assistante aux petits soins m'avait proposé un café. Je n'eus pas le temps de le déguster, car maître Karl était déjà à mes côtés. Il m'avait précédé dans une pièce couverte de dossiers. Ils résumaient à eux seuls au moins quarante années de ses services en faveur du grand banditisme.

Quand j'étais convoqué, j'avais tendance à garder le silence. Comme pour une garde à vue, surtout ne pas parler avant d'en connaître le motif. J'avais, de toute façon, toujours pensé que le premier qui jactait perdait un avantage.

Aujourd'hui, c'était l'avocat qui tournait autour du pot. Il me demandait ce que j'écrivais actuellement comme article... Ce n'était pas possible, ce gars devait faire payer ses honoraires au temps passé, car il ne semblait pas très pressé d'aborder la raison de notre rendez-vous.

Moi, je répondais laconiquement, ce qui l'obligeait à trouver de nouveaux sujets que je commentais à mon tour brièvement. Puis, il a commencé à m'énerver et au bout d'un moment, n'y tenant plus, je dus le questionner :

— Maître, allons droit au but, pourquoi souhaitez-vous me rencontrer ?

Il avait un petit sourire mielleux qui m'agaçait

prodigieusement, mais il finit tout de même par embrayer sur le motif de cette entrevue.

— Comme vous le savez, je suis depuis de nombreuses années le conseil de monsieur Fortezi. Vous devez aussi être au courant en tant que journaliste, que mon client a été ignominieusement arrêté, il y a quelques mois, et écroué, sous de fausses présomptions, à la prison des Baumettes.

J'opinai, mais ne dis mot.

— Lors de vos rencontres gastronomiques, dans votre jeunesse, chez la mère Honorine, il a beaucoup apprécié votre discrétion et surtout votre impartialité sur les choix professionnels des convives.

J'opinai à nouveau, toujours sans un mot. Ça le gênait, je le sentais et ça m'encourageait à poursuivre.

— Hum, aussi notre ami, enfin mon client, souhaite vous rencontrer au plus tôt. Il désire vous confier certains côtés obscurs de sa vie, qui le dérangent aujourd'hui.

— Maître, ne serait-ce pas préférable de faire appel à un religieux pour demander son absolution ? Je peux comprendre que votre protégé craigne la colère divine. Mais je ne suis pas moi-même, en assez bon terme avec le ciel, pour prétendre pouvoir intercéder en sa faveur.

— Non, vous ne m’avez pas compris. Il ne s’agit pas de confession. Il est athée et se soucie peu d’un hypothétique paradis. Il a simplement besoin que vous l’aidiez à retrouver certains camarades de sa vie passée. Il veut vous demander personnellement ce service. Celui-ci sera très bien rétribué, compte tenu du temps nécessaire et du possible risque encouru.

— Comment ? Quel « possible risque encouru » ?

— Monsieur Di Matteo, pardonnez-moi, mais je ne peux vous en dire plus. Allez voir monsieur Fortezi. Cela ne vous engagera pas tant que vous n’accepterez pas cette mission. Et si vous l’accomplissez, faites-moi confiance, un jour, vous pourrez certainement écrire un excellent livre en vous inspirant de cette histoire, à l’abri du besoin, dans une confortable villa sur la Côte d’Azur. Prenez donc le temps de la réflexion et téléphonez-moi demain, pour me donner votre réponse.

Ainsi fut-il décidé conjointement.

CHAPITRE IV

De retour à mon domicile, je m'étais mis à fouiller ma mémoire et mon ordinateur, à la recherche de plus de détails sur la vie d'Enzo. Je m'étais souvenu que, lors d'un de nos derniers repas en 1987 ou 1988, Enzo avait chuchoté le nom d'un célèbre joaillier marseillais à l'oreille d'un de ses lieutenants.

Il me semblait qu'il s'agissait du diamantaire Bercheron dans le bas de la rue Paradis, presque à l'angle de la Canebière. Une recherche sur mon ordinateur me fit revenir à un braquage daté de décembre 1987. Il avait donné lieu à douze interpellations, sans que le « cerveau » de l'affaire puisse être retrouvé.

L'article d'un confrère relatait :

« Il aura fallu plus de six mois, aux enquêteurs de la brigade de répression du banditisme (BRB) de la PJ de Marseille, pour remonter la piste des auteurs présumés du casse. Un braquage spectaculaire commit le 4 décembre dernier par quatre hommes, chez le joaillier de luxe Bercheron, 19 rue Paradis à Marseille.

Le préjudice estimé a atteint la somme record de 100 millions de francs...

Huit personnes, âgées de 22 ans à 67 ans, se trouvaient hier en garde à vue, après un vaste coup de filet déclenché dès dimanche dans le XVIe

arrondissement de Marseille. Cette série d'interpellations a été décidée alors que plusieurs receleurs présumés allaient négocier une partie du butin dérobé chez Bercheron, confie une source proche de l'affaire. Ils ont été arrêtés sur la voie publique. Tous les autres suspects, ciblés dans ce dossier, ont ensuite été appréhendés en région PACA, et notamment pour les principaux instigateurs, à Nice et Saint-Raphaël. »

A priori, toutes les informations ayant pu filtrer dans la presse étaient en ma possession. Je me demandais, pour Enzo, qui avait accompli au moins vingt-huit ans de bons et loyaux services pour la mafia italienne, quelle infime part de l'iceberg de ses méfaits cette affaire pouvait représenter.

J'ai passé une partie de mon insomnie à m'interroger, sur le bien-fondé de cette visite, en pesant les avantages et les inconvénients.

Afin de calmer mes pensées, je fis mentalement, en respirant profondément, une liste des points positifs :

- Approfondir encore ma connaissance du milieu.
- Goûter à l'aventure.
- Satisfaire mon insatiable curiosité.
- Relater cette histoire sous forme d'un bon polar.

Pour les négatifs, cela alla beaucoup plus vite :

- Risquer d'écourter dangereusement ma vie.

La nuit ayant porté conseil, dès le lendemain matin, je confirmai mon acceptation d'un entretien avec Enzo.